

XVIIème Rencontre R. Abellio
(Toulouse, 25 et 26 septembre 2020)

Méditation sur l'instant présent dans l'œuvre de Raymond Abellio

par

Jean-Charles Roux,

L'éternel présent s'ouvre à nous et c'est à nous d'en lire les signes.
Raymond Abellio, *Visages immobiles*, 1983, p. 172*

Le sujet de cet exposé s'est imposé à moi comme prolongement logique de la thématique développée l'an dernier, où je traitais de la dimension prophétique de l'œuvre de Raymond Abellio. Mais dans un discours aussi complexe que celui de notre auteur qui, pour expliquer la genèse et le développement de tout phénomène, prend en compte la combinaison de six orientations, la seule dimension proprement univoque est celle de la montée de la conscience. Ainsi se présente le postulat de la Structure Absolue qui présuppose un nouveau rapport de connaissance avec le monde. Nouveau, au sens que ce rapport entend dépasser la logique binaire à laquelle le cartésianisme nous a habitués.

On ne peut pas s'intéresser au devenir des choses sans considérer en même temps la richesse du présent, vécu à la première personne comme objet philosophique initial dans lequel nos sentiments sont, de fait, le point de départ d'une théorie de la connaissance. Abellio est d'ailleurs pleinement lucide sur la relation ambiguë qui existe entre l'énonciation d'un futur qu'il perçoit dans toutes ses perspectives, inquiétantes pour certaines, et le ressenti d'un présent en perpétuel renouvellement. Aussi est-il conduit à reconnaître que : « le souci de ramener la prophétie au détail communicable s'oppose foncièrement à l'attitude prophétique qui est de vivre le plus entièrement non pas l'événement mais chaque instant... » (A.E. p. 288). Ces lignes extraites d'*Assomption de l'Europe* datent approximativement de mille neuf cent cinquante, autrement dit du tout début de la formalisation de la *Structure Absolue*.

L'entreprise de notre auteur consistera, par conséquent, à décrire dans leur globalité et leur intemporalité les rapports qui se tissent dans l'émergence de tout événement marquant au regard d'une conscience. Tel sera le fil directeur de toute son œuvre écrite, qu'il s'agisse du récit de ses mémoires, l'écriture des romans, ou, bien sûr les différents essais et autres productions spéculatives.

*Les références bibliographiques sont données en fin du texte.

La réflexion que je propose va consister à mettre en valeur la méditation d'un homme en quête du sens dans tous les actes de sa vie, à commencer par le présent qui lui est donné de vivre. Mieux encore que dans ses romans et mémoires, c'est dans cet étonnant journal de l'année 1971, *Dans une âme et un corps*, écrit, par définition, au jour le jour, qu'il va chercher à faire surgir ce que lui-même appelle « *l'ordre caché* » des choses (A.C. p. 9). « Non, il n'y a pas de hasard. Tout ce qui nous arrive nous attend de toute éternité. L'éternel présent s'ouvre à nous et c'est à nous d'en lire les signes. » (V.I. p. 171). Cet « éternel présent » se retrouvant dans l'instant présent, même si la révélation du sens qui s'y rattache nous échappe au premier regard. Que reste-t-il alors à l'individu qui a un peu soulevé le voile de la connaissance ? Sans doute la réponse à cette question ressortit-elle chez lui dans le choix d'une conduite à suivre, c'est-à-dire d'une morale. Ainsi Abellio place-t-il en exergue du troisième tome de ses mémoires, *Sol Invictus*, cette phrase puisée chez Chateaubriand : « Il faut aller où Dieu mène et ne rien faire lâchement ». L'auteur de la phrase est en réalité M. de Rancé, fameux janséniste réformateur de la Trappe dont Chateaubriand écrit la biographie. Mais dans cet énoncé nous avons là, trois dimensions constitutives de nos vies : l'ordre initial qui nous dépasse, exprimé par le mode impersonnel : « *il faut...* », puis le principe du déterminisme : « *c'est Dieu qui mène [notre destin]...* », enfin l'attitude sage qu'il nous revient d'adopter : « *ne rien faire lâchement* », autrement dit choisir une morale délibérément positive de confiance en la vie.

Comme plan de travail, je choisirai sur le modèle de cette phrase, un découpage tripartite avec tout d'abord une approche visant à montrer de quelle façon Abellio perçoit le présent, en particulier dans le vécu du sentiment amoureux dont il est l'exemple-type. J'en viendrai ensuite à considérer chez lui, la dimension de « donné », autrement dit la généalogie de l'instant présent comme aboutissement de différents déterminismes modelant notre vie immédiate, *hic et nunc*. Il me restera ensuite à examiner le mode de l'agir, autrement dit de quelle façon l'individu conscient habite son propre présent, et prend sa part dans la construction de l'avenir.

I. Instant présent et connaissance.

Aborder le thème de la *perception en soi*, c'est revenir à l'éternel point de départ de la philosophie occidentale, qu'à la suite de Husserl, Abellio entend renouveler. Dans *Approche de la nouvelle Gnose*, petit ouvrage à la thématique variée, il fait cette constatation : « Depuis vingt-cinq siècles, toutes les théories de la connaissance qui cherchent à établir comment un sujet peut percevoir un objet se sont enfermées dans cette dualité sujet-objet qui est une impasse, et n'en sont sorties que par des postulats parfaitement gratuits ». (A.N.G. p. 184). Sous la plume de notre auteur, s'ensuit une fois encore la démonstration à grands traits de la sphère sénénaire, ce modèle adopté par Abellio pour montrer qu'un événement quelconque, avant d'être le résultat d'une perception chez un sujet pensant, est déjà le produit d'une histoire qui le précède : « Tout objet s'enlève sur le fond du monde. Tout sujet comporte un organe des sens en rapport avec un corps, qui est aussi un univers... En son centre la structure absolue est perpétuellement germinative... La transcendance vers le haut marque la montée

dans le sens. » (A.P.N. p. 15). La finalité de ce processus permet l'émergence d'une conscience plus haute, que Husserl désignait comme la « conscience transcendantale ». Mais pour Abellio le point central autour duquel tout se met en place c'est d'abord l'état de lucidité dans *l'instant présent*, ou du moins l'effort pour cela. Évoquant le principe selon lequel il entend tenir son *Journal de 1971*, il nous explique « j'imaginai d'en faire un permanent constat d'arrivée... le produit de la digestion de pas mal d'expériences ramenées un jour à une expérience unique... Ou encore : le pouvoir de vivre à chaque instant la *seconde naissance* ». (p. 9). C'est dire combien pour lui le présent est riche des possibilités données à l'intellect par la conscience. Ceci n'est pas anecdotique. En effet il s'oppose par là foncièrement au propos de Jean-Paul Sartre qui dans *L'Être et le Néant* prétend le contraire dans ses pré requis. Abellio ne se lasse pas de dire dans plusieurs de ses écrits que « l'idée de la Structure Absolue [lui] est venue en lisant *L'Être et le Néant* de Sartre, en 1947-1948. « Ce livre a produit sur moi un effet de choc extraordinaire. J'ai été violemment contre... C'est une construction d'une puissance et d'une rigueur étonnantes à condition d'en admettre les prémisses, c'est-à-dire que « la conscience est une forme vide » et que « le moment présent n'existe pas ». (P.G. p. 211). Dans *Approche de la nouvelle Gnose* il dira aussi : « Sartre me paraissait surtout insuffisant dans sa conception de la conscience comme forme vide et non communicante, et sa négation du Moi transcendantal... [Du *moment présent*,] il dit que c'est un vide, une fissure néantisante entre un passé qui n'est plus et un avenir qui n'est pas encore. Autrement dit il nie la réalité de l'intuition, [et pour lui] la connaissance n'existe pas. » (A.N.G. p. 226). Un des premiers chapitres de la *Structure Absolue* fait l'objet de cette démonstration, à contre-pied de Sartre, où comment l'intuition court-circuite toute perception sensorielle. « L'intuition apparaît au Moi naturel comme un grain insécable de conscience-connaissance, l'événement ultime et irréductible de l'activité conscientielle... se confondant avec une perception pure et simple. » (S.A. p. 72) devenant la pierre d'achoppement entre ces deux philosophes. Alors que chez Sartre l'instant présent est une pente vers un nécessaire devenir en construction (inutile d'évoquer quel modèle social il se donne), pour Abellio l'instant présent est objet de connaissance participative de la vie. Ainsi présente-t-il la notion d'acte propre à tout « moment présent », comme la concrétion simultanée de trois structures : « un : la vision, deux : l'action proprement dite, trois : l'art couronnant l'action... ce triple sénaire représentant la structure la plus réduite et la plus générale de tout *quantum* de temps ». (S.A. p. 143). Cette analyse trouvera son illustration à travers l'expérience amoureuse, thème de prédilection chez Abellio au travers de ses mémoires et romans. « Comment l'amour se préoccuperait-il de cet esprit qu'on nous dit 'à venir' alors qu'il vit lui-même dans le présent éternel... Si l'amour, à sa plus haute intensité, est connaissance, s'il est au plus haut sens du mot, cet amour *intellectuel* dont parle Spinoza, comment pourrait-il ne pas rendre transparent, à cette dernière limite de cristal et de glace, les mystères de cette puissance qu'il porte en lui... » (V.I. p. 157). Sans doute sommes-nous surpris par cette dimension « *intellectuelle* » donnée à l'amour chez Spinoza, que valide Abellio dans son propos. Le fait est qu'il est question d'un sens supérieur de l'ordre du savoir, qui confère à l'amour une dimension de connaissance au-delà du temps à laquelle l'expérience vive nous relie selon qu'on y est sensible. Abellio reprend cette même idée dans cet extrait de journal, où, parlant de ses rencontres amoureuses, souvent éphémères, il aura cette réflexion : « On ne sait pas encore si le couple qui va naître tiendra une heure, une semaine ou trois mois, mais sa durée importe

peu. Là, c'est l'instant qui compte, l'instant de la plus claire alchimie... De la plus innocente à la plus avertie toutes les femmes se sentent, et parfois se savent, *consacrées* par le plaisir. » (A.C. p 28). Étrange connaissance que celle du plaisir vécu dans l'instant présent, dont la quête sans cesse renouvelée se trouve pleinement justifiée! De même, confesse-t-il à Marie-Thérèse de Brosses : « Dans l'instant de l'acte sexuel éminemment réussi, on peut avoir l'impression – hors du temps – d'une réussite, d'une fusion absolue, mais l'instant passe et on retombe toujours dans le temps... » (P.G. p. 96) Ainsi la perception de l'instant présent renvoie-t-elle à une antériorité et à une prééminence de la connaissance qui nous visite indépendamment de notre bon vouloir et que cependant nous organisons : Abellio aura pour cela cette formule, « l'art de pouvoir vivre à chaque instant la *seconde naissance*. » (A.C. p. 9).

II. Ce qui est donné.

Cette dimension d'une origine antérieure à l'instant présent – et parfois postérieure – nous l'appellerons, pour faire simple, le « donné » plutôt que de dire le, ou les « déterminismes ». Elle établit une relation assez mystérieuse entre un avant toujours actif (« un passé qui n'est pas passé » pour reprendre une formule abélienne) et un présent sur lequel pèse toujours son influence. Cette affirmation n'est guère originale à la lumière des Écritures puisque nous trouvons chez saint Jean la fameuse phrase selon laquelle, pareil au vent : « l'Esprit souffle où il veut... » (Jn3 - 8). Cependant, cette idée se voit inscrite de façon plus forte encore, dans la notion de « *ce qui est donné*... ». Cette formule est abondamment déclinée, voire martelée par Jésus dans tous les Évangiles, y compris celui de Thomas découvert en 1945 que je vais citer à titre d'exemple : « A celui qui a dans sa main on donnera et à celui qui n'a pas, même ce peu qu'il a on le lui prendra. » (log. N°41). Abellio ne cite pas ce *logion* une seule fois alors qu'il mentionne et utilise dans ses écrits un certain nombre d'autres, cependant il donne continuellement raison à ce postulat dans toutes les démonstrations qu'il nous livre, allant même jusqu'à voir l'émergence du futur dans le présent – ainsi parlera-t-il de ses livres comme déjà écrits « de l'autre côté du temps » (S.I. p. 434), c'est-à-dire avant même qu'ils ne soient rédigés. Cette conception des choses selon laquelle tout nous est donné dans notre vie, Abellio la resitue dans la pensée de Husserl au sujet de la notion de conscience transcendante qu'il analyse comme suit : « n'oublions pas que [Husserl] a essayé de faire sortir le *Nous* du *Moi* et non l'inverse, ce qui ne lui a pas permis... de constituer clairement l'intersubjectivité transcendante, que nous considérons, nous, *comme un donné* et non comme un produit. » (F.E. p. 86) Autrement dit un donné de base et non et un résultat mécanique. Afin de rester à un niveau de réflexion plus simple, j'illustrerai cette dimension de « donné » chez Abellio, ou de « donné de toute éternité », expression qu'il affectionne, en reprenant l'interprétation qu'il applique à certains de ses souvenirs. Ainsi nous rapporte-t-il dans le tome trois de ses « mémoires », *Sol Invictus* sa rencontre imprévue avec Pierre de Combas à l'issue d'une réunion politique clandestine sous l'Occupation en avril 1943, ce dernier ayant reconnu en lui un « homme de foi », lui déclarera à peine ont-ils échangé quelques mots dans la rue : « *Vous êtes protégé*... » (S.I. p. 28). Cette rencontre marquera, selon ses propres termes, le début du « changement le plus important de [ma] vie » (S.I. p 25). Que signifie cette phrase dont

Abellio reconnaît, par ailleurs, que son maître avait tendance à abuser ? Les lecteurs qui entrent dans le jeu de cette logique devront accepter avec lui qu'un destin privilégié, sinon des forces bienveillantes, ou insondables, accompagnent le narrateur tout au long de sa vie et lui impose les épreuves par lesquelles il devra passer. Telle est la façon de voir par laquelle notre auteur présente son itinéraire personnel, depuis son premier âge dans le faubourg des Minimes où il est né, et dont il tirera la matière du premier tome de ses mémoires *Un faubourg de Toulouse (1907-1927)*. Curieux livre en vérité qui constitue une relecture des événements qui ont modelé sa propre vie, et dont l'interprétation éclaire l'histoire de notre temps. « ... nous sommes de toute éternité ce que nous semblons devenir... Nous feuilletons et lisons, page après page, un livre déjà tout écrit... La vie ne fait jamais qu'ouvrir un germe qui déjà contient tout... » (F.T. p. 109). Sans doute le dessein profond de Raymond Abellio en écrivant ses « Mémoires » consistait-il à faire ressortir les moments exceptionnels et particulièrement décisifs de sa vie, ainsi qu'il l'atteste dans son Journal de 1971 : « Quel roman que ma vie ! » (A.C. p. 73). Les trois tomes des « Mémoires » sont ponctués de situations étranges où émergent des forces considérées venant de l'invisible. Un exemple frappant est celui de la passation d'une épreuve orale de mathématiques, du concours d'entrée à Polytechnique où après avoir lancé étourdiment à son examinateur qu'il devrait y avoir une solution géométrique au problème, c'est-à-dire débarrassée des calculs algébriques, le jeune Soulès, comme dans un état second, voit sa propre main tracer la ligne résolutoire. « Dans cette inspiration, nulle était la part du mérite, et pourtant c'est dans de pareils moments, si brefs soient-ils que culmine une vie. Cette parcelle du monde que nous appelons l'homme et que nous voulons si distincte, si indépendante, le monde parfois s'en empare et la pénètre de toutes parts comme pour lui indiquer qu'elle est sans frontière » (F.T. p. 198). On peut mettre en parallèle ce moment extraordinaire, le jour du vendredi Saint de 1946 où en clandestinité chez des amis instituteurs qui l'hébergeaient dans le Loiret, il fait sa grande découverte numérologique dans la salle de classe, vacante en ce jour, associant les vingt-deux figures géométriques divisant le cercle aux vingt-deux lettres de l'alphabet hébreu : « Le fait est que par une décision subite, je me mis ce matin-là, à écrire au tableau noir la liste des diviseurs entiers de 360 en commençant par 1, 2, 3, etc. [...] Cette « clé » était, elle, tout à fait nouvelle... l'évidence d'une histoire invisible s'était imposée à moi, j'eus aussitôt l'impression d'une *révélation* essentielle. » (S.I. p. 436). Cette révélation laissera notre homme en état de fièvre, immobile pendant trois heures. « Pour décrire cette sensation qui se passait de mots, je n'en trouve pas d'autres que ceux d'adoration ou de fusion lumineuse dans la Présence. » (S.I. p. 437). Un autre exemple maintenant de rencontre entre le sujet pensant et les puissances de l'invisible. Dans ses entretiens avec Marie-Thérèse de Brosses Abellio évoque cet étrange souvenir relatif à ses travaux sur la kabbale. « Un jour j'avais spécialement travaillé sur un des nombres qui traduisent l'*Ain-Soph* hébraïque c'est-à-dire l'indéterminé. Ce nombre est de 13 861... ». Je résume la suite. Le même soir, faisant la promenade en forêt qui lui permet de s'oxygéner après des heures passées à sa table de travail il tombe nez à nez avec une voiture immatriculée dans le canton de Vaud : 13 861 ! Abellio parle alors de « signe amical du destin » ajoutant : « Cette rencontre m'a donné beaucoup à penser ! » (P.G. p. 140). On comprend mieux à travers la volonté de décrire ces diverses situations toute la complexité qu'il attache à la notion d'« instant présent » dans son livre *La Structure absolue*, puisque l'instant présent assure la fusion entre un passé et un futur qui ne nous appartiennent

pas. « Nous en arrivons ainsi à concevoir que le complexe constitué par le baptême et la communion [...] constitue en fait le *moment présent* dans l'irréductible spécificité d'un temps original qui ne fut jamais encore vécu comme tel et qui ne sera jamais répété... » (S.A. p. 150). Dès lors inutile de rajouter que le présent ordinaire qui nous est donné de vivre correspond à une nécessité difficilement explicable, vécue dans un état d'inconnaissance la plus totale, ou peu s'en faut. « Le destin sait toujours ce qu'il fait et c'est à tort qu'on l'accuse d'inconséquence. » (F.T. p. 187). Le fameux Pierre de Combas émaille régulièrement son propos de formules de cet ordre : « Les hommes sont les serviteurs inutiles du destin... » ou « Les êtres sont toujours menés ! » (S.I. p. 355). L'humain appartient d'avantage au groupe auquel il appartient qu'à lui-même. On se souvient du regard méprisant de Pirenne se voulant l'ange exterminateur des new-yorkais qu'il s'apprête à empoisonner dans *Visages Immobiles* « Si la disparition d'un million de ces ratés, où que ce soit, un sur dix mille, peut corriger un peu le ratage du reste, ce ne serait pas cher payé... » (V.I. p. 167). Car, déclare-t-il, à la fin du livre, dans un pur élan d'orgueil luciférien : « *Je suis le destin !* » (V.I. p. 445). Que les humains se voient réduits à leur dimension d'appartenance groupale – Abellio n'hésite pas à utiliser d'ailleurs les termes d'« espèce » ou de « race » – n'empêche pas ce dernier à avoir pour eux de la compassion, du fait en général que leur histoire se voit pétrie dans la douleur, qu'il s'agisse des peuples autochtones sur le continent africain ou des sud-américains dévolus aux emplois subalternes à New-York, mais surtout des lointains cathares dans lesquels se reconnaissent les personnages du roman, le romancier Dupastre et le prêtre catalan dissident, Domenech, autant de doubles de Raymond Abellio lui-même... « C'est la fumée de cet ancêtre qui vous suffoque et vous empêche de respirer librement dans le monde tel qu'il est. » (V.I. p. 111) lancera avec humour noir, Drameille, le philosophe de fiction, à son poulain. Ainsi le sacrifice des cathares du XIII^{ème} siècle a-t-il permis aux yeux de notre auteur l'émergence de cette prêtrise invisible dont une forme s'incarnera aux yeux d'Abellio à travers la figure des anciens instituteurs laïques du Midi de la France : « C'étaient eux les vrais prêtres de ce Languedoc rajeuni... C'est que le peuple occitan, fidèle à sa nature religieuse, met toujours la puissance à sa place derrière la connaissance... » (*Un faubourg de Toulouse* p. 45, voir aussi p. 122).

Le sentiment d'être « si peu de chose » (Job XL-4) dans une Histoire qui se joue de nous, ne peut conduire les hommes qu'à un sentiment d'infinie modestie, sentiment qu'Abellio adopte volontiers en reprenant à son compte, dans ses *Mémoires*, l'aphorisme de Chateaubriand : « Il faut aller où Dieu mène et ne rien faire lâchement ». Admettre la volonté de Dieu dans tout ce qui nous advient ne doit pas conduire pour autant à une attitude d'abandon complet à la providence ou au fatalisme, car le sujet est amené à tirer les conclusions de cette prise de conscience. Comment à partir de là, répondre à la question du *quoi faire* et *comment faire*, autrement dit quelle praxis, quelle morale là-dedans ? Chateaubriand, après M. de Rancé répond par une sorte de litote : « ... et ne rien faire lâchement ». Au travers les personnages de ses livres, à travers le témoignage qu'il donne de lui-même, Abellio quant à lui adopte une attitude de confiance en la vie et une démarche continuent en quête de ce que faute de mieux il convient d'appeler le *positif*. C'est ce que je vais examiner maintenant.

III. Confiance en l'avenir.

« Toute vie se vit dans l'ignorance de son destin et de ses causes... » déclare Abellio au tout début de ses *mémoires* (F.T. p 25). Tel est certainement le propre de la condition humaine. Cependant Raymond Abellio veut nous faire comprendre que l'expérimentation la plus triviale de l'instant présent, par le fait-même qu'il nous échappe donne à l'individu totale liberté d'agir pour construire son avenir. Parlant de lui dans ses *Mémoires*, il dira : « Ce n'est pas à mon passé que je dois naître, *mais à mon avenir* et alors mon passé m'est ouvert par surcroît. » (F.T. p. 72). Il en résulte alors chez lui une volonté de se tourner vers le futur comme préoccupation constante quelles que soient les formes qu'il prendra. Même s'il use, et abuse, de la formule « le destin sait ce qu'il fait » nul fatalisme n'accompagne cette conception de la vie. Au contraire, il y a chez Abellio, aussi bien l'homme (soyons clairs, celui qui a adopté ce nom), tout comme chez chacun des doubles qu'il se donne au travers des romans, une puissante volonté d'agir ou du moins de ne jamais se laisser dominer par les circonstances. Ce serait peut-être un sujet d'étude intéressant dans le cadre d'un travail universitaire – dont le titre annoncerait la couleur – montrer les parallélismes du comportement entre les personnages des romans d'Abellio et l'image qu'il donne de lui-même dans les trois tomes de ses « mémoires », à savoir l'attitude d'un sujet prompt à trouver du positif dans toutes les circonstances de la vie. On pourrait critiquer à bon compte cette affirmation en parlant de rouerie d'écrivain se donnant une posture. Je crois tout au contraire à la sincérité du propos. Pour l'avoir rencontré personnellement alors qu'il se trouvait dans un état de fatigue important – il venait d'intégrer la maison de convalescence de Maisons-Lafitte après son attaque cardiaque d'août 1979 – je peux témoigner de la vivacité d'esprit avec laquelle il avait accepté de me rencontrer quelques heures après mon appel téléphonique, profitant de cette occasion pour me demander de lui apporter un stylobille bon marché (voir le témoignage de ma rencontre avec lui sur le site <http://www.rencontres-abellio.net/SurAbellio>). Je rapporte également son attitude particulièrement attentive au traitement médical qui lui était donné en multipliant les questions auprès des infirmières chargées de ses soins. Raymond Abellio montre tout particulièrement cette attitude de confiance en la vie au fil de son journal de 1971, *Dans une âme et un corps*, d'où j'extrais ce passage à titre d'illustration : « Refuser toute pensée négative. Approfondir l'action en nous d'une seconde nature ne cherchant que le positif, et n'ayant même pas besoin d'exprimer le refus du refus. Que tout soit accueil. » (A.C. p. 122). De même *Sol invictus*, le volume le plus douloureux de ses mémoires qui court sur les années 1939 – 1947 finit cependant par cet exhorté de confiance en l'existence : « ... heureux celui qui ressent cette vie comme un constant miracle... plus heureux celui pour qui tous les moments se valent parce que la vie, partout présente, est immense partout et que le moindre de ses fragments la contient toute, sans partage et sans devenir. » (S.I. p. 479). Malgré le sentiment d'amertume d'être confronté à la souffrance, aussi bien celle des autres que la détresse individuelle, la capacité du sage à pouvoir agir sur le monde reste chez lui fondamentale (j'emploie le mot de sage par défaut – Abellio parle plus facilement d' « homme intérieur », d'homme accompli dans le cadre d'une prêtrise invisible). L'action par le non-agir de cette catégorie de personnes ne saurait être niée et il me faut citer cet extrait de la conférence de Lisbonne de 1977, où s'associant à

l'enthousiasme soulevé par la Révolution des œillets il déclare ceci : « Il y a aujourd'hui une sorte de prêtrise invisible qui est en train de naître, et je lui souhaite de rester invisible... Mais ne dites pas que cette prêtrise invisible, qui en apparence n'agit pas socialement, ne dites pas qu'elle est inagissante. C'est la loi de la non-action du Tao. Il y a dans la puissance de l'esprit une action qui va, qui agit, jusque plus loin que les galaxies... » (P.G. p. 218).

La lecture du journal intime de 1971 *Dans une âme et un corps* nous montre un homme au quotidien investi dans la moindre parcelle du présent, dans sa réflexion comme dans ses occupations les plus triviales, pour rendre positives les moindres circonstances. On retrouve de même à travers les photos que nous avons de lui dans les conférences, débats ou autres enregistrements l'image d'un homme vivant passionnément l'instant présent dans son engagement. Lucide cependant sur les limites dont ses propos feront l'objet à réception, mais convaincu de la nécessité de les tenir. Pas d'échappatoire ! Dans son journal il dira aussi : « Je travaille pour *après*. Après la purge. Je n'ai pas à dénoncer mais à annoncer. » (A.C. p. 181). Ainsi, Abellio nous fait-il partager à travers son œuvre, la conviction d'une évolution de la conscience humaine dont nous sommes partie prenante. Voici comment il la présente : « Tel est selon moi, le sens dernier du XXème siècle : celui d'une triple et décisive épreuve du feu préluant à une refonte millénaire de l'homme. » (F.T. p. 101). *Refonte de l'homme*, nous sommes là au cœur de la réflexion sur l'évolution qui se joue à notre corps défendant. On voit que Raymond Abellio place malgré tout sa confiance dans un avenir, où l'humanité perd son arrogance narcissique pour se doter d'une conscience écologique nouvelle. En 1971, il y a donc près de cinquante ans, Abellio abordait déjà cette question en ces termes : « Définition de l'écologie : la juste alliance que doivent nouer l'esprit humain et la nature, contre l'espèce. C'est peut-être la première fois dans l'histoire du monde que l'esprit de l'homme se tourne vers la nature souffrante. S'il n'est pas trop tard, si la nature n'est pas blessée à mort, on peut s'attendre à un déploiement inouï de l'esprit de l'homme, car la nature a aussi un esprit, jusqu'ici méconnu de l'homme, et il est habité par une bienveillance, un besoin d'unité infinis. Si elle peut naître, l'ère du Verseau ne peut avoir d'autres sens : la fin de l'« exploitation » de la nature, le commencement d'une nouvelle alliance, celle-ci proclamée par l'homme non par Dieu... » (A.C. p. 86). Il peut sembler surprenant de noter chez Abellio un tel souci du futur sous l'angle de l'écologie, et pourtant cette réflexion participe de sa pensée. Elle apparaît au travers de la dénonciation du matérialisme des savants à succès des années 1970 tels que Jacques Monod « obligés d'attribuer au *hasard* un rôle moteur dans l'émergence des « mutations »... Je poursuis la citation extraite du journal de 1971 : « Voici le finalisme antientropique qui rentre par la grande porte. Cela permet quelque espoir pour l'avenir efficace de l'écologie et la naissance d'une conscience planétaire. » (A.C. p. 35).

J'achèverai mon propos sur cette notion, récurrente chez lui, dans ses dernières publications : « la naissance d'une conscience planétaire », qui fait partie de la dimension prophétique de l'œuvre d'Abellio. Une telle projection dans le futur appellerait un traitement particulier faisant appel notamment aux conceptions de notre auteur en matière d'astrologie. Toutefois je présenterai ici quelques réflexions glanées dans quelques publications ou entretiens. « Sans se laisser aller à des rêveries trop idéalisantes sur ce que pourra être l'ère dite du Verseau appelée à succéder à l'ère des Poissons... on peut penser que la découverte [d'une ou

plusieurs planètes transplutonniennes] signifiera l'avènement pour la première fois dans l'histoire d'une conscience planétaire unifiante et relativement équilibrée... conscience « écologique » appelant à de nouveaux rapports entre l'homme et la terre nourricière... » (F.E. p. 216), thématique où Raymond Abellio reconnaît sa dette à Jean Carteret, André Barbault et Daniel Verney. De même, abordant le sujet sous l'angle politique fera-t-il dire à Santafé le personnage le plus proche de lui-même dans son engagement politique passé : « J'appelle Révolution l'accès à une conscience planétaire qui risque de se faire attendre mais qui viendra forcément... [Souvenez-vous du docteur Laforêt, cette espèce de visionnaire inintelligible] il disait que la vraie Révolution ne serait possible qu'au moment où il y aurait sur terre autant d'êtres humains qu'il y a de neurones dans le cerveau, c'est-à-dire entre douze et quinze milliards... c'est à ce moment-là que la communauté humaine sera contrainte à la solidarité. Il y voyait un seuil biologique... une conscience planétaire unifiée. » (V.I. p. 98).

Ainsi l'attitude de confiance en la vie se confond-elle chez Raymond Abellio avec la capacité de prendre la mesure du renouvellement des temps par une juste perception de la globalité... « C'est l'ère de l'homme intégrant qui commence. » (A.C. p. 63). Mais il faudra passer par toutes les épreuves nécessaires à la transformation des esprits : « Tel est selon moi le sens dernier du XXème siècle : celui d'une triple et décisive épreuve du feu préluant à une réforme millénaire de l'homme (*corps physique, corps psychique*, et esprit, c'est-à-dire *corps intellectuel*. » (F.T. p. 101 et 102). S'appuyant sur les travaux en astrologie des chercheurs précédemment cités, Abellio nous dit que le cycle de référence est celui des planètes Neptune-Pluton dont la conjonction s'effectue tous les cinq siècles. « Sous le premier sextile de ces planètes, commencé vers 1950 et qui va encore couvrir le début du XXIème siècle nous assistons aux premières « réalisations » (énergies nouvelles, conquête de l'espace, nouvelles logiques, désoccultation des textes et des anciens mythes, etc.). On peut penser que les cinq siècles du cycle en cours approfondiront l'actuelle confrontation sous l'angle de l'astrologie entre science et connaissance et verront l'émergence d'une conscience planétaire unifiée. » (interview à la revue Autrement N° 82 de septembre 1986). Ces quelques mots, prononcés peu avant sa mort et publiés de façon posthume portent en eux la perspective d'un devenir difficile à dire mais réel dans les pouvoirs de l'homme... Il en est de même pour la phrase ultime de *Sol Invictus*, ce volume des mémoires qui véhicule toutes les souffrances éprouvées chez ceux qui ont connu dans leur être intérieur la tragédie de la seconde guerre mondiale : « Heureux celui qui ressent cette vie comme un constant miracle..., encore plus heureux celui pour lequel tous les moments se valent parce que la vie, partout présente est immense partout, et que le moindre de ses fragments la contient toute, sans partage et sans devenir. » (S.I. p. 479).

Références bibliographiques (œuvres de Raymond Abellio) :

H.P. = Heureux les Pacifiques, Le portulan (1950)

Y. E. = Les Yeux d'Ezéchiel sont ouverts, Gallimard (1949)

F.B. = La Fosse de Babel, Gallimard (1962)

S.A. = La structure absolue, Gallimard (1965)

F.T. = Dans un faubourg de Toulouse, Gallimard (1971)
A.C. = Dans une âme et un corps, Gallimard (1973)
L.M. = Les Militants, Gallimard (1975)
A.E. = Assomption de l'Europe, « Champs » Flammarion (1978)
S.I. = Sol Invictus, Éditions Ramsay (1980)
V.I. = Visages immobiles, Gallimard (1983)
I.T.N.B. = Introduction à une théorie des nombres bibliques, Gallimard (1984)
F.E. = La fin de l'ésotérisme, Presses du Châtelet,(rééd. 2014)
P.G. = De la politique à la gnose, Belfond (1987)
M.N.G. = Manifeste de la Nouvelle Gnose, Gallimard (1989)
